
Marie-Lise Marlière

K comme cafards

Bien difficile de tenir un journal de bord a posteriori. J'ai remis ma traduction de *The Roaches Have no King* en novembre 1995. Depuis, elle dormait dans les tiroirs de Gallimard quand soudain... Bref, le livre paraîtra en novembre 1997 sous le titre fidèle et énigmatique de *Les cafards n'ont pas de roi* (Daniel Evan Weiss, « La Noire »).

Bien difficile et pourtant... Je me souviens de mon enthousiasme à la première lecture. J'avais sous les yeux un roman atypique dont je me demandais s'il était ou non un polar. Oui, c'en était un car il y avait un crime. Mais un polar comme je n'en avais jamais lu, peuplé d'insectes humanisés, vif, incisif, cru, drôle, bourré d'allusions, de citations que j'allais découvrir peu à peu en fouillant le texte avec la loupe du détective.

Ainsi, ces *Cafards* pouvaient être lus au premier ou au second degré, et même plus. Quant à moi, je n'allais pas tarder à m'apercevoir que ma jubilation avait obscurci mon jugement. Mais j'étais sous le charme et signai le contrat des deux mains, sans vraiment mesurer la difficulté de la traduction. Je dois cependant préciser que, même si j'avais su l'apprécier, elle ne m'aurait pas rebutée. William Golding m'avait depuis longtemps habituée à des textes difficiles d'où n'étaient absents ni l'humour, ni la dérision. Mais la pureté de son style me tenait à l'écart de l'argot, américain de surcroît.

J'ai donc vécu pendant quelques mois dans l'univers kafkaïen de mes cafards. C'était à la fois passionnant et obsédant. J'en voyais partout. Il m'arriva d'en croiser un dans ma cuisine, fait exceptionnel dans lequel je vis un signe. Fallait-il le tuer ? J'hésitai. « Laisse-le vivre ! » me dis-je.

Je me résolus pourtant à l'écraser et m'en voulus aussitôt. Par un curieux transfert, il s'était identifié dans mon esprit aux personnages du roman. La situation était grave, mais pas désespérée. Elle me procura même le plaisir, entre autres recherches, de m'adresser au Muséum d'Histoire naturelle et de m'entretenir avec un spécialiste pour obtenir des précisions sur les mœurs de ces insectes. Après m'avoir demandé si « les miens » étaient des cafards des villes, ce qui était le cas, il s'excusa d'être spécialisé dans les cafards des champs. Malgré ce léger handicap, il put me renseigner, et j'ai gardé un souvenir amusé de cette conversation totalement surréaliste. On en rencontre un certain nombre de ce genre dans le roman.

– *En 1758, poursuivit Columbo, un type qui s'appelait Carolus Linnaeus décida de mettre de l'ordre dans le monde des vivants. À partir du mot Blatta, qui signifie « évitant la lumière », il imposa sa classification : sous-ordre Blattaria, superfamille Blaberoidea, famille des Blattellidae, sous-famille des Blattellinae, genre Blattella.*

– *Le premier de « ceux qui évitent la lumière », dit Phil. L'autruche ? Le campagnol ? Le ver de terre ?*

– *Le violeur ! dit Miller.*

– *Satan ! m'exclamai-je.*

– *Non, c'est nous, expliqua Columbo.*

– *Ceux-qui-évitent-la-lumière ? interrogea Miller. J'allais justement prendre un bain de soleil.*

– *Et le nom de l'espèce est... reprit Columbo. Bon, je vous laisse deviner.*

[...]

– *Votre nom de famille est... Blattella germanica.*

– *Mais on est américains ! s'exclama Phillips.*

– *Oui, mais si tu veux parler de nos racines, nous sommes africains. Les Allemands de l'Ouest nous appellent cafards français, les Allemands de l'Est, cafards russes, ceux du sud cafards du nord et inversement. Nous avons un problème en terme d'image. Mais surtout, n'oublions pas celui qui nous a nommés – l'animal qui s'appelle lui-même « Homo Sapiens ».*

– *« Pédé-pensant » en latin ? suggéra Miller.*

Ce dialogue qui met en scène des cafards intelligents et cultivés, doués d'humour et de raison, vous a partiellement « mis au parfum ». J'emploie à dessein cette expression populaire pour aborder l'une des

difficultés majeures du livre : l'argot. Celui, notamment, de la drogue et des Noirs américains. N'étant pas une habituée du polar traditionnel, rien ne me préparait à le traduire. D'ailleurs, l'argot américain, comme l'argot français, est en constante évolution. D'où le risque, une fois le texte d'origine compris, d'aboutir à une traduction ringarde et parfaitement obsolète.

Diable, me dis-je, je vais faire appel à deux membres du réseau d'amis dont tout traducteur se doit d'être entouré : Alphonse Boudard, maître ès argot, et une Américaine vivant en France, Lillian S... Ayant lu la plupart des œuvres du premier, je n'étais pas complètement novice en la matière. À plusieurs reprises, cependant, je dus recourir à ses conseils. Quant à la seconde, il lui fallut interroger deux de ses enfants restés aux États-Unis pour élucider certains détails et comprendre certaines allusions.

Je m'enfonçai dans une fente du béton où je pus me protéger de la fraîcheur du soir.

Des piétons passaient.

« ... mais il ne voulait pas m'écouter, ce putain de patron, et maintenant, les actions sont en baisse de quinze pour cent. C'est ma faute ! J'ai besoin de boire quelque chose... »

« ... c'est une vraie conne. Deux jours de retard. Une grosse affaire. Et elle me balance. Tu parles d'une idiotie ! »

« ... je me moque de ce que tu penses. Fais ce que ta mère te dit... »

« ... mais si je le suce, il me donnera le rôle. Au point où j'en suis, une pipe de plus ou de moins... »

« ... coke, herbe, speed, acide, PCP, crack, amphet', tout ce que tu veux, on l'a. Par ici, jeune fille... »

« ... la garce, elle veut cent dollars pour me montrer la couleur de sa culotte. Quelle connerie ! Je vais lui dire qu'elle peut aller se faire voir... »

Une autre difficulté résidait dans la traduction des marques et produits utilisés, mangés ou bus, si nombreux dans ce roman. D'abord, les situer, savoir ce qu'ils sont et à quoi ils servent. En cela, mon amie Lillian m'a remarquablement aidée, de même que mon fils cadet, très au fait par ses lectures et ses voyages de ce qui se consomme aux États-Unis, de la « poussière d'ange » à la Budweiser ! Toutefois, une marque n'est pas forcément évocatrice d'un produit pour le lecteur français. Un choix s'impose alors. Ou bien ne pas traduire et mettre une note en bas

de page, ou bien trouver un équivalent français. La première option, naguère abondamment pratiquée, aurait cassé le rythme, très important dans un polar, et lassé le lecteur. J'ai donc préféré la seconde, d'autant que certains de ces noms désignent des personnages. Ainsi le cafard nommé Chlorox s'est appelé Eau de Javel, Ivory est devenu Cadum et Windex, Glassex. Il arrive aussi que le traducteur soit obligé de procéder à une double transmutation. Exemple : « *My little Fifi must be stuffed like a kielbasa* ». Traduction mot-à-mot : « Ma petite Fifi doit être bourrée comme un (ou une) kielbasa ». Renseignement pris, le ou la kielbasa est une saucisse polonaise. Deuxième possibilité donc : « Fifi est bourrée comme une saucisse polonaise », ce qui reste obscur et retient inutilement l'attention du lecteur sur un détail. Troisième possibilité, la bonne à mon avis : glisser sur le fait, somme toute banal, que Fifi est une petite chienne qui a une forte envie de pipi en la disant simplement pleine « comme une outre », quitte à banaliser la comparaison initiale.

Venons-en maintenant au côté « osé » de certaines scènes pour lequel je me suis découvert une surprenante faculté d'adaptation. En premier lieu parce que l'auteur n'est jamais vulgaire, en second lieu parce que l'humour n'est jamais absent. Il est grand temps de vous préciser que les personnages de ce roman ne sont pas exclusivement des insectes. Les humains ont leur rôle à jouer dans cette sombre et réjouissante histoire qui se termine par un crime aussi inéluctable qu'inattendu. Tout au long du mécanisme bien huilé du récit, l'interaction qui s'exerce entre humains et insectes crée des situations paradoxales, éminemment originales, avec pour aboutissement la scène ultime que je ne dévoilerai pas. Le passage qui suit met en scène dans une situation scabreuse l'un des protagonistes, un cafard nommé Nombres (parce qu'il a grandi entre les pages d'une Bible et s'en est nourri), et Ruth, une jeune femme pour laquelle il éprouve un intérêt certain.

Retenu par deux pattes solidement plantées dans sa petite lèvres, je déplaçai celles du milieu en direction du marécage de façon à saisir son petit bout, manoeuvre beaucoup plus périlleuse que si je m'étais trouvé en terrain sec comme chez la voisine. « Petit bout » ne rend pas justice à l'organe en question, énorme pyramide irrégulière, recourbée un peu comme un nez et, plus précisément, comme celui de Ruth mais avec plus de rides et sans les narines. Impossible de l'entourer de mes pattes ; il suffit, pour avoir une idée de l'échelle, d'imaginer Ruth descendant en rappel le Mont Rushmore et se posant sur le pif de Thomas Jefferson.

Ainsi donc, j'ai eu le privilège de traduire un spécimen que je crois unique en son genre et qu'on pourrait appeler un polar « érotico-zoologique ». Il fallait bien l'imagination de Dan Weiss et son sens de l'humour, sans oublier l'ingéniosité parfois perverse de Nombres, pour mener à bien le plan diabolique qui s'accomplira après de multiples péripéties, toujours inattendues mais jamais gratuites.

Deux ans après, je termine la traduction du second roman de Dan Weiss au moment même où je dois revoir les épreuves des *Cafards*. Je me replonge avec délices dans cette oeuvre abandonnée depuis de longs mois. Et pourtant, c'est d'un oeil critique que je relis mon texte. Peut-être aurais-je pu utiliser tel adjectif au lieu de tel autre, alléger ici où là, modifier, supprimer... Les affres de la relecture m'étreignent, cette phase ultime où, malgré tout le soin apporté à une traduction, le doute s'installe.

À Dieu vat ! *Les cafards n'ont pas de roi* affronteront critiques et lecteurs dans un mois. Qu'on en parle en bien, de préférence, ou en mal, c'est tout ce qu'un traducteur peut souhaiter, afin que ses efforts ne tombent pas dans les oubliettes d'une indifférence générale. « *Kafka would have loved this book* », a écrit un critique américain. Puissent les lecteurs français en faire autant.